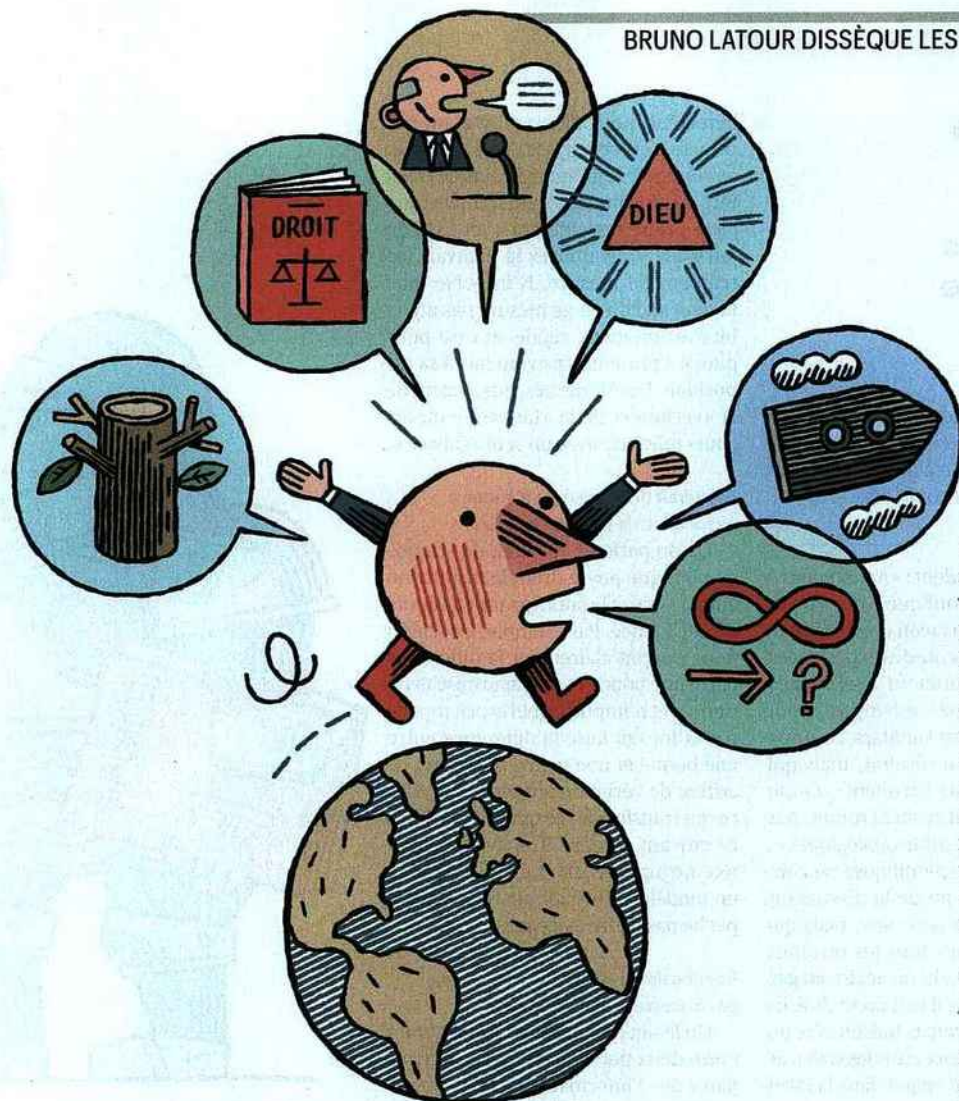


BRUNO LATOUR DISSÈQUE LES « MODERNES »

IDÉES



De tous les essais de la rentrée, c'est peut-être le plus fou, le plus difficile, et sans doute un des plus déroutants : dans son *Enquête sur les modes d'existence*, fruit bien mûr d'une vingtaine d'années de travail, l'anthropologue et sociologue Bruno Latour passe les Modernes aux rayons X : quelles sont nos valeurs ? A quoi croyons-nous vraiment ? Le verdict est tombé : nous n'avons jamais été modernes au sens où nous l'entendons. Ce qui explique peut-être pourquoi nous avons tant de mal à comprendre ce qui nous arrive. Latour cherche, et ce qu'il trouve déchire nos certitudes, nos illusions, et surtout le discours par lequel nous nous berçons.

Que voulez-vous dire par : « Nous n'avons jamais été modernes » ?

Est moderne – ou plutôt se croit moderne – celui qui pense avoir derrière lui un passé « archaïque » et devant lui un futur « rationnel » porté par

la flèche du progrès. Du moins, c'est la version officielle – car la réalité montre exactement le contraire : nos attachements « archaïques », nous les retrouvons aussi devant nous, encore plus approfondis, intenses, indémêlables qu'avant, et pas aussi « rationnels » qu'on le dit !

A quoi pensez-vous ?

Les esprits modernes n'avaient pas vraiment prévu, par exemple, que la question du climat, qui hier était l'affaire du paysan regardant le ciel pour juger de sa récolte, allait devenir la grande question politique des citoyens. Pendant des siècles, l'homme moderne s'est raconté une histoire – celle du détachement et de l'exploitation de plus en plus forte de la planète – qui ne cadre pas avec son attachement réel. D'où son malaise, aujourd'hui.

Mais si nous n'avons jamais été modernes, qu'avons-nous été ?

C'est l'objet de mon enquête. Je me suis lancé dans une anthropologie des Modernes. J'ai fait avec eux ce qu'on a fait avec les sociétés exotiques. Quand ces tribus étaient peuplées de divinités, l'anthropologue s'intéressait aussi à ces dernières (même si elles lui paraissaient étranges), parce que c'étaient les valeurs auxquelles ces sociétés

● NOUS N'AVONS
JAMAIS ÉTÉ « MODERNES »
● SOMMES-NOUS MÊME
SÛRS DE NOS VALEURS ?
● SCIENCE, RELIGION,
POLITIQUE : À CHACUNE
SA VÉRITÉ, À CHACUN
D'ÉCOUTER, SOUTIENT
L'ANTHROPOLOGUE
BRUNO LATOUR

Propos recueillis par **Olivier Pascal-Moussellard**
Illustrations **Jochen Gerner**

« Que devons-nous faire de nos valeurs alors que nous basculons, nous, Européens, dans une période de relative perte de confiance ? »

tenaient. A mon tour, je demande : « *Modernes, à quoi tenez-vous vraiment ? Quelles sont vos valeurs ?* » La difficulté, c'est que l'on n'entend pas du tout la même chose selon qu'on écoute le discours officiel ou le discours officieux.

Par exemple ?

Officiellement, les Modernes répondent : « *Nous tenons à la raison* », en particulier la raison scientifique. Pour s'en assurer, l'anthropologue observe donc la façon dont ils procèdent dans la pratique. Il étudie le protocole des expériences, la manière dont les chercheurs combinent les preuves, toute la machinerie nécessaire, par exemple, pour construire le robot qu'on vient d'envoyer sur Mars, cet appareillage qui contribue évidemment au résultat, mais qui n'est jamais souligné. Alors les Modernes l'arrêtent : « *Ce qui compte, disent-ils, c'est la raison, et seulement la raison ! Pas les conditions matérielles, historiques, anthropologiques* »... Quand ils présentent leur travail, les scientifiques ne communiquent ainsi que leurs résultats, fin de la discussion. Une déformation tout-à-fait commode pour eux, mais qui n'a plus de sens, car, depuis vingt ans, tous les résultats scientifiques sont sujets à controverse, du nucléaire au gaz de schiste, du thon rouge aux OGM, etc. Il faut donc choisir : suivre le discours officiel, qui met en avant la Raison avec un grand « R », ou bien souligner l'importance dans les sciences (avec un petit « s ») de tout ce qui entre en jeu dans la fabrication de l'objectivité.

C'est une décision politique ?

Le rêve des « modernisateurs » est que l'on dise : « *Il faut revenir au respect des autorités scientifiques. Le public doit comprendre que seuls les experts sont capables de clore la discussion sur les questions qui font débat.* » Un « rationalisme » qui permet d'accuser d'irrationalité tous les adversaires. Il me semblerait raisonnable, aujourd'hui, d'exposer les chemins empruntés par l'autorité scientifique afin qu'ils deviennent compréhensibles par tout le monde. Raisonnable, aussi, de revenir sur ce front « moderne » qui prétend avoir la solution de tous les dilemmes qui se présentent à nous... Une préoccupation qui vaut aussi pour les valeurs véhiculées par la politique, le droit ou la religion...

Qu'est-ce que l'anthropologue perçoit, justement, dans le discours des Modernes sur la religion ?

Mon enquête tente de clarifier les jugements que nous portons sur la vérité ou la fausseté de nos expériences. Aujourd'hui, il est devenu quasiment impossible de trouver dans le discours des Modernes une « aune » adaptée au fait religieux. Pourquoi ? Parce que leur discours utilise en priorité le répertoire de l'« information » : celui qu'on utilise, tout

bêtement, pour dire qu'il y a, ou pas, du café dans cette tasse. Mais si vous jugez une prière à l'aune du simple transfert d'information, évidemment que cette prière ressemblera à un tissu de fadaïses ! Vous utilisez le mauvais instrument de mesure. N'importe quel tailleur sait qu'on ne mesure pas un habit avec un mètre rigide, et c'est pourquoi il a plusieurs instruments à sa disposition. Les Modernes, eux, jugent de la « vérité » et de la « fausseté » du discours religieux avec un seul « gabarit ».

Il faudrait donc changer d'« aune » en fonction de nos expériences ?

Qu'on parle de religion, de science, de politique ou de droit, la distinction entre le vrai et le faux apparaît toujours avec évidence. Par exemple, un scientifique perçoit clairement la différence entre une bonne et une mauvaise expérience ; et n'importe quel esprit touché par la foi sait faire la différence entre une bonne et une mauvaise prière. Le critère de vérité est simple : est « vrai » ce qui transforme, ce qui « renouvelle » ce croyant comme être vivant. Ce critère ne juge pas du vrai et du faux sur un modèle informatif, mais ça ne l'empêche pas d'être exigeant.

Comme dans le discours amoureux, par exemple ?

On le sait tous : l'énoncé d'un amour entre deux personnes n'est pas « vrai » parce que l'information – « je t'aime » – est transmise, mais bien parce qu'elle est prononcée sur le bon ton. On a tous fait l'expérience d'un « je t'aime » qui « sonne faux ». Et quand, à la question : « *M'aimes-tu ?* », on vous répond : « *Oui, et je te l'ai déjà dit* », on entend : « *Je ne t'aime pas* » – c'est-à-dire le contraire de l'information qui est transmise. L'instrument de mesure de cette vérité n'est donc pas le simple transfert d'information, mais la transformation de la personne qui la reçoit.

Mais comment vivre ensemble si toutes ces valeurs ont chacune leur « aune » de vérité et de fausseté ?

Tout le monde est capable de comprendre qu'un même cerveau s'applique à la fois à la compréhension du fonctionnement du robot qui vient de se poser sur Mars, à la réception d'un discours amoureux ou politique – mais qu'on n'est pas obligés pour autant de juger tous ces discours à la même aune. Nous disposons d'une multiplicité d'instruments : il nous reste encore à nous « faire l'oreille » à des valeurs dont les exigences de vérité et de fausseté ne nous sont pas très familières. Sinon, on finit tous par trouver que le prêtre affabule, l'homme politique ment, le scientifique raconte n'importe quoi et l'avocat manipule ! Et la réplique ne se fait pas attendre : c'est la montée des fondamentalismes. Persuadés que tout le monde ment, ces derniers veulent reve-





nir à des «fondements assurés». Sauf qu'il n'y a pas de fondements indiscutables : il n'y a que des vérités spécifiques à chaque domaine d'expérience.

La crise du politique vient en partie de là ?

On demande au politique d'être une représentation mimétique de nos valeurs. Et chacun de le juger en fonction des informations qu'il envoie... Mais comment un homme politique pourrait-il dire la même chose que moi, que vous, alors que nous sommes 65 millions ? Evidemment qu'il va tromper mon attente ! Il faut donc changer d'instrument de mesure, une fois encore. Le «vrai» en politique n'est pas ce qui ressemble – de Gaulle n'avait pas tout à fait les traits du Français moyen... –, mais ce qui opère au contraire une forme de transformation en moi : quelque chose qui nous fait dire : ah ! ça me change, cela crée en moi un vouloir, et produit même un « nous ».

Comment retrouve-t-on ce « nous » qui semble bien mal en point ?

En parlant bien... ce qui n'est pas forcément « bien parler ». En prenant au sérieux les choses dont on parle – la politique, la religion, la science... – aussi bien que ceux à qui l'on parle, de façon telle qu'on respecte le sens de ce à quoi ils semblent tenir comme à la prune de leurs yeux.

Il faut passer, dites-vous, de l'idée de moderniser à celle d'«écologiser»...

Ecologiser ne veut pas dire voter pour les partis écologistes, mais réfléchir à la question suivante : « Que devons-nous faire de nos valeurs alors que nous basculons, nous, Européens, dans une période de relative perte de confiance ? A quoi tenons-nous vraiment ? » Cette enquête sur les valeurs telles qu'elles ont été chéries, rafistolées, patrimonialisées par les Occidentaux contribuera peut-être à cette négociation planétaire, qu'il faudra bien engager quand nous ne serons plus en position de force et que les autres prétendront « se moderniser » – sans nous...

Ecologiser passe par un autre regard sur l'économie ?

L'économie est un instrument de mesure qui mérite le respect, mais c'est plus une discipline – qui organise et répartit les droits de propriété – qu'une science. Et elle est obnubilée par l'idée du « fait indiscutable ». Ce comportement ne rend pas justice à ce que j'appelle les « êtres passionnés ». On l'observe tous les jours : il n'y a rien de plus chaud que l'attachement que nous avons aux objets. Et tous les syndics vous le diront : la répartition des tantièmes est une opération intense, passionnée. N'empêche : l'économie, elle, continue de traiter son objet froidement. Quid de l'immense bruissement des souks, des foires, des marchés, des ports ? J'ajoute que, une fois de plus, l'abîme entre le discours officiel et la réalité s'ouvre sous nos pieds : il n'est question que de « main invisible » et de « lois du marché », présentées comme des « vérités indiscutables »... alors que les économistes ne sont d'accord sur rien et que les problèmes de législation et les instruments de recherche ne cessent de muter. Disons le simplement : pas une loi, pas un argument de l'économie ne peuvent clore aujourd'hui les discussions sur ce que nous devons faire. Tout doit rester ouvert.

Et nous devons faire une pause pour inventaire.

Mais en sommes-nous capables ?

Etre soumis à une forte pression n'accroît en rien les chances de changer de cap ! Savez-vous qu'entre 1944 et 1945 les Allemands ont perdu plus de soldats que lors des quatre années qui avaient précédé ? La guerre était perdue, tout le monde en était conscient. Et pourtant... Le moment est donc venu de chercher des alternatives. Sans tomber dans les prédictions apocalyptiques, mais en réfléchissant plutôt à notre nouvelle situation sur cette Terre dont nous ne cessons de tester les limites – constatons au passage que les inquiétudes des cosmologies anciennes n'étaient pas si mal fondées – et en nous préparant à habiter un monde enfin commun ●

À LIRE

Enquête sur les modes d'existence.

Une anthropologie des modernes,

de Bruno Latour,

éd. La Découverte

504 p., 26€.